Document généré le 28 juin 2025 00:24

Brèves littéraires

Possession

Carole Leroy

Numéro 68, automne 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4904ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Leroy, C. (2004). Possession. *Brèves littéraires*, (68), 54–59.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAROLE LEROY

Possession

Une pieuvre s'est installée dans ma poitrine. Pas un nénuphar, non. Un poulpe. Je n'ai pas été effrayée, surprise tout au plus. Il me fallut toutefois du temps pour adopter ce parasite insolite. Puis je me suis habituée à sa présence. Un céphalopode c'est plus original qu'un pou ou un ténia. Où l'orgueil va-t-il se nicher quelquefois ? À la place du cœur.

Elle s'est gîtée, bébé encore, dans ma cage thoracique ; elle ne me perturbait guère. Je crois d'ailleurs que le secret vivant que je portais en moi me réjouissait. Je la sens. Plus exactement, je la pressens ; elle se fait discrète, tellement que j'en oublie de temps à autre son existence. Alors pour vérifier, je suspends en moi tout mouvement, cesse de respirer et écoute mon corps. Le plus souvent, elle répond à mon angoisse, remue en moi. Ce n'est pas vraiment flagrant. Je dois me concentrer sur la mouvance interne qui s'opère, en douceur, presque imperceptible... un souffle importun, un flottement désagréable entre mes côtes, un frisson. Elle est bien là. Je ne rêve pas. Mais je n'en parle pas. Surtout pas. L'apprivoiser. Ne rien dire.

Elle a grandi. Son poids m'oppresse. Sa présence est permanente maintenant. Ses mouvements aussi. Je suis la proie de convulsions et spasmes divers qui ne me laissent aucun répit. Ses tentacules envahissent mes membres. Ils sont plus nombreux que les

quatre miens. Au nombre de huit ils se comptent. Où va-t-elle aller loger les quatre autres ? Depuis leur pénétration je ne tiens plus debout sans aide extérieure. Comme si mes os se métamorphosaient en une espèce de cartilage mou. La chair et la peau de mes jambes doivent à elles seules soutenir notre double poids. Canne et béquilles font désormais partie intégrante de mon être. Il en est de même pour les bras. Ils ne me répondent à peu près plus. Comme s'ils étaient sous influence. Jamais ils n'ont été aussi souples. Cela m'amuse presque de savoir que l'ondulation qui les anime me met en concurrence avec les meilleures danseuses balinaises. C'est assez déroutant. Un peu comme si, au sortir d'un rêve, je me mettais à peindre du Van Gogh sans avoir jamais touché un pinceau…

L'extirper. La déraciner. Je ne peux plus la maîtriser ou peu s'en faut.

Ce matin je me suis coupé le bras droit. Avec une hache que j'étais allée, tant bien que mal, récupérer dans la grange. En rampant plus qu'en marchant. Et ma main gauche s'enroula autour du manche plus qu'elle ne s'en saisit. Mon bras gauche ne me répondait pas ; il gesticulait en mouvements désordonnés, en tous sens. Je réussis néanmoins à m'en amputer. Cinq fois la hache tomba. Pas assez de puissance pour trancher d'un seul trait. Nonobstant la souffrance inouïe qui m'électrisait à chaque coup, je n'abandonnais pas. Qu'elle cesse sa progression… Le cinquième fut le bon. Mon bras tomba. Je l'ai regardé, hagarde. Il s'agitait tout seul, tel un ver de terre sectionné, la scission lui accordant une double vie. Cela prit longtemps avant qu'il s'immobilise.

Alors, je l'enterrai. Profond. Tout au moins au plus profond que je pus. Ce n'est guère aisé de creuser, même une terre meuble, avec un seul bras, et quand je dis bras... et des jambes qui n'en sont plus. Ce fut long et pénible. Mais j'y parvins. À la fin de ce labeur, juste avant de perdre connaissance, j'aperçus quelques gouttes de sang... bleu. Tout était à sa place. Du sang bleu. Je reconnaissais bien là l'atavisme du Kraken[1].

Mon bras a repoussé. C'est la seule explication rationnelle. J'irai cette nuit vérifier dans la grange. Là où j'ai enfoui le premier.

La soirée se déroule bien. Mon amie ne se doute de rien, enfin je suppose. Elle m'a récupérée dans la grange, pour tomber sur une forcenée, sale comme un peigne, agressive comme un pou, échevelée et hurlante, refusant tout net, malgré la saleté repoussante dans laquelle elle stagnait depuis plusieurs jours sans doute, de prendre un bain. Un bain ! Quelle horreur !!! Non ! Je ne veux pas aller dans l'eau. Elle est dans son élément. Elle gesticule en vagues, remous, houle et mes efforts pour résister aux contorsions qu'elle m'impose non seulement sont voués à l'échec, mais m'occasionnent des douleurs abominables. C'est une lutte inégale. Elle veut désormais me maintenir la tête sous l'eau. Je pourrais me noyer. Elle, non. Elle y puiserait une énergie nouvelle. Mais je l'ai

[1] Kraken : monstre marin par excellence. Nom que les marins du Nord de l'Europe (notamment les Norvégiens) donnaient à un prétendu poulpe gigantesque qui, selon les légendes, était capable de faire sombrer un vaisseau en l'enlaçant de ses bras immenses. C'est ce mythe qui donna naissance au célèbre monstre de *20 000 lieues sous les mers* de Jules Verne.

encore, ma tête. Elle ne me fera pas couler. Non. Et l'autre qui veut que je me baigne. Elle n'imagine pas les risques encourus. Mon état de saleté et mon comportement l'inquiétaient. Son regard éloquent ne laissait aucun doute sur la suite des événements. Elle allait prévenir un médecin et, sous couvert de soins, enquêter. Surveiller mes moindres faits et gestes. Il serait de plus en plus ardu de dissimuler ma double vie. Rien que de penser aux efforts à fournir pour lui échapper, j'en frissonnais. J'en avais ma claque des frissons. Il fallait trouver une solution. Fuir. Oui. Mais où ? Et comment ?

La soirée se déroule bien. Elle s'est occupée de tout. Je n'ai donc pas eu à bouger beaucoup. J'étais terrifiée à l'idée qu'elle me demande d'éplucher les légumes, de découper le poulet, de lui apporter une aide quelconque. Mais non. Elle a tout préparé. Elle me racontait, en même temps, les heures chaudes de son séminaire sans pour cela cesser de m'observer... Attention. Son regard sur moi. Mais elle ne posa pas une question. Pourtant, lorsque je refusai le verre de bourbon qu'elle me proposa, je crus bien qu'elle ne se contiendrait plus. Mais non ! Quelle maîtrise. Elle resta interloquée, mais n'ouvrit la bouche que pour tremper ses lèvres dans le verre que je venais de refuser. Elle se contenta de hocher la tête. Sa stupéfaction se justifiait : je raffole du bourbon. Qui plus est, ce comportement apathique voire indolent, ce mutisme, confirmaient ses inquiétudes premières ; mon énergie et ma fantaisie pallient d'ordinaire mon tempérament plutôt silencieux. Elle me couvait du regard, m'aidait de son mieux, même lorsque je mis ma tête dans l'assiette pour m'emparer avec la

bouche des morceaux de poulet, sans me servir de mes mains. Elle ne pouvait pourtant pas savoir que je ne les contrôlais plus. En revanche, j'avais découvert que ma tête me répondait encore et que ma bouche était un instrument très pratique. Tant pis pour les bonnes manières. Même là, elle ne broncha pas. Elle était dotée d'un réel stoïcisme. Je devais me méfier. Et l'observer.

Elle dort maintenant. Pas moi. Le silence est total, presque total. Le bruit de sa respiration régulière tranche. Je me laisse glisser au bas du lit. En silence. Avec une mobilité nouvelle, je me répands vers la porte et sinue avec agilité dans l'escalier. Je suis dehors. Le plus difficile est fait. Du plus vite que je peux, je me traîne vers la grange. J'ai fait de nets progrès dans la pratique de la reptation. J'attrape au vol dans mon bec une planchette qui traînait au sol et creuse, creuse. Avec la tête cela va plus vite. J'aurais dû y penser ce matin. Ma tâche aurait été moins pénible. Ah le voilà. Il est là ! Mon bras droit ! Enfin, mon premier bras droit. Je n'ai donc ni rêvé, ni perdu la raison. Il a repoussé. Voilà tout. Et moi qui voulais lui faire peur ! Anéantie, je m'assieds. Longtemps mes larmes coulent.

Je n'ai rien pu faire. Ils ont réussi. Je ne sais quand elle est parvenue à joindre ce carabin de pacotille, mais il est venu. Il n'a pas compris grand-chose. Il est vrai aussi que ma terreur de l'examen ne lui a pas facilité le travail. Il a été obligé de me piquer. Cela ne m'a rien fait. En revanche mon hôte s'est amollie, recroquevillée, endormie au creux de moi. Un moment de répit. Malgré les manipulations, je n'ai rien dit, et pas bougé non plus. Rien. Il en

perdait son latin. Après un temps infiniment long, il a prescrit diverses analyses sanguines, urinaires, parlé d'anémie, de repos obligatoire et, de préférence, loin d'ici ; en fait, et heureusement, il n'a rien trouvé. Comme j'aimais tout à coup le manque d'imagination des scientifiques ! Il prononça cependant la formule magique. Celle qui me perdit. Il me fallait du grand air !

Elle m'y emmena donc au grand air ! Pour mon bien. Afin que je me ragaillardisse, disait-elle ! J'eus beau tempêter, pleurer, supplier, rien n'y fit. Elle ne comprenait pas mon obstination. Moi qui étais toujours partante pour tous les départs, tous les voyages, toutes les activités de plein air justement. Plus je m'y opposais, plus cela confirmait le diagnostic du médecin. Je n'arrivais pas à lutter. Trop molle.

À la mer ! L'océan. L'aubaine pour une pieuvre. Dès qu'elle l'eut compris, elle annihila toute prétention corporelle. Elle se tient tranquille. Je ne souffre même plus de son ingérence. Elle est prudente. N'en fait pas trop. Son heure arrive. La mienne aussi.

Voilà. C'est la fin. Je serpente sur le sable. Vers l'eau. Depuis la maison qui domine les dunes. Je sais que je ne peux rien faire. Elle veut retourner dans son élément. Sa vie se trouve là. Nous sommes arrivées dans l'après-midi. Maintenant c'est la nuit. Dans quelques minutes, nous serons séparées. Demain, peut-être, mon corps sera retrouvé. On parlera de suicide. Il y aura des larmes. De la douleur. De l'incompréhension. Et puis l'oubli.